Mardi 13 Janvier 2015 21h00 [GMT + 1]

NO 455

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

- Pour *Charlie 6* -

L'amour de la police

par Jacques-Alain Miller

De Paris, nuit du lundi 12 au mardi 13 janvier 2015

Jamais sans doute les policiers ne furent fêtés à Paris comme ils le furent hier après-midi. Trois d'entre eux étaient tombés dans l'exercice du devoir, alors qu'ils protégeaient les trublions de *Charlie* tout à leurs dessins et facéties. On leur était reconnaissant de leur esprit de sacrifice. Personne ne songeait à leur imputer les défaillances du dispositif, et les dix-sept morts qui s'en étaient suivis. On remerciait tout au contraire l'institution policière, au sens large : non seulement « les flics », mais les gendarmes, les CRS, tous les agents des services de renseignements et de

sécurité. Surtout, on comptait sur eux pour nous garantir des exactions à venir. Des experts de tous poils annonçaient avec force raisons que des attentats auraient lieu qui seraient imparables. Le bon sens acquiesçait. Chacun, bravache ou peureux, se savait, se sentait, une cible potentielle, les Juifs un peu plus, beaucoup plus, que les autres. Quatre avaient été tués vendredi, qui faisaient leurs courses. C'étaient des pratiquants, ou du moins respectaient-ils tout ou partie de l'antique code alimentaire dont certaines des prescriptions avaient sans doute précédées la Révélation faite à Moïse. Bref, ils se fournissaient dans une épicerie casher. Toujours est-il que les tweets #JesuisFlic, #Respect pour la police, semblaient répercutés à l'infini sur le réseau social comme par une gigantesque chambre d'écho.

Emportée dans le même élan, la génération dite des soixante-huitards, la mienne, celle qui avait crié « CRS SS ! » dans les rues de la capitale voici un demi-siècle, était toute chavirée. Elle ne se reconnaissait plus. On aurait dit qu'elle éprouvait une dépersonnalisation, mais non pas grave : légère, agréable. Un « estrangement », pour reprendre le mot de Gide. « Je me suis surpris, lisait-on cet après-midi dans un billet de *Libération*, à souhaiter "bonne nuit" aux CRS qui stationnent dans leur fourgon et qui veillent en bas de l'immeuble de Libé. Et j'ai été loin de trouver ridicules ceux qui, dans la "marche" que je continue à appeler la "manif", applaudissaient les forces de l'ordre qui n'en revenaient pas d'être ainsi fêtées et en jubilaient dans la bonhomie » (Luc Le Vaillant). Les témoignages affluaient de ces conversions soudaines à l'ordre public.

Voilà que je pense à *L'Enterrement du comte d'Orgaz*, du Gréco, ce « chef d'œuvre, disait Barrès, d'un sentiment à la fois arabe et catholique ». Il le résume ainsi : « C'est une composition en deux parties : dans le bas, l'enterrement du seigneur d'Orgaz ; au-dessus, sa réception à la Cour céleste. » Oui, on croirait que le carnage dans les bureaux de *Charlie* avait été doublé, en quelque sorte, du massacre métaphorique, mystique, des « contestataires » de 1968. Les kalashnikovs des frères Kouachi leur avaient, pour ainsi dire, « mis du plomb dans la cervelle ». Il n'avait fallu rien de moins que l'assassinat sans phrase des jusqu'au-boutistes de *Charlie* pour que cette classe d'âge dite des baby-boomers, si privilégiée, finisse par entrevoir ce que son confort, ou simplement sa survie, devait tous les jours à l'existence et au

dévouement des forces de police qu'elle avait conspuées dans sa jeunesse. Beaucoup de ces écervelés avaient attendu d'être des vieillards pour connaître quelque chose des arcanes du monde : comment se maintiennent les Cités, les Empires, les États, le prix qui s'attache à l'ordre, « les révoltes logiques », leur caractère éphémère, etc., etc., bref, tout ce que Lacan subsume sous ce nom, « le discours du maître ».

À vrai dire, les anciens contestataires avaient dès longtemps raccroché, et la Révolution où ils avaient trouvé un temps leur raison d'être n'était même plus pour eux un rêve. Parfois, tout au plus, une postulation, une hypothèse. Mais leur univers mental n'était pas toujours à l'heure de leur vie quotidienne. Ils viennent d'être contraints à un *aggiornamento* sans douceur. À leur décharge, il faut dire que la police à laquelle ils avaient eu affaire dans leur jeune temps datait d'avant « le suicide français ». Pour reprendre la terminologie de M. Zemmour, c'était une police « virile », qui s'était fait la main durant la guerre d'Algérie. Elle avait elle-même perpétré à Paris un massacre mémorable le 17 octobre 1961, avant de provoquer l'année suivante, le 8 février, la mort de neuf manifestants français, communistes, au métro Charonne. Si l'on veut bien se souvenir que ce furent des policiers français qui vinrent chercher les Juifs (étrangers, comme l'a souligné M. Zemmour) pour les conduire au Vélodrome d'Hiver, on sera peut-être plus indulgent avec la jeunesse de 1968, qui assimilait un peu vite les Compagnies républicaines de sécurité, créées par le socialiste Jules Moch, aux troupes de Heinrich Himmler.

C'est loin. Le temps a passé. Le contrôle social suit maintenant des voies plus discrètes, obliques. Sauf dans la jeunesse pauvre d'origine arabe ou africaine, le ressentiment à l'endroit de la police n'est plus ce qu'il était. Reste que la faveur, la ferveur, que la police a rencontrée dans la population parisienne dimanche dernier est un phénomène inédit. Du jamais vu, sans doute, dans l'Histoire de France. Ce qui se rencontre, dans des moments privilégiés – soit dit sans tomber dans une mythologie romantique à laquelle un De Gaulle n'a jamais cédé – c'est l'osmose d'une population avec l'armée nationale destinée à la protéger des agressions extérieures. Mais l'amour de la population pour les forces de répression intérieure ? Je ne vois pas d'exemple. Pas même du temps de Ravachol et des anarchistes. Il faudra chercher. En attendant, je n'aperçois qu'une explication, c'est que l'islamisme guerrier est tenu par la population pour un véritable ennemi intérieur. La police a pour mission de le combattre comme l'armée combat ou prévient les menaces extérieures. D'ailleurs, ne dit-on pas que la protection des établissements juifs sera prochainement confiée aux militaires ? Dès lors, si je conçois ce que peut avoir de choquant et de dangereux l'expression d'ennemi intérieur qui a été employée par le Premier ministre, elle ne paraît pas infondée.

J'ai parlé plus haut des conversions des anciens contestataires à l'ordre public. Le mot de conversion appartient ces jours-ci à Houellebecq, qui le tient lui-même de Huysmans. Il a capté la tendance, pour y impliquer l'islam. Seulement, attention, cet islam est tout à l'opposé de l'islamisme. Tel qu'il le met en scène dans sa sotie, il s'agit d'un discours assurant la paix civile, la sécurité des biens et des personnes, le plein emploi. Eh bien, ce à quoi nous assistons en effet, et qui stupéfie par son

ampleur, c'est à une conversion sécuritaire aussi massive que soudaine de la population française. Mais elle passe par d'autres voies que celle qu'annonçait notre visionnaire. La France éprouve, peut-on dire, un véritable coup de foudre pour sa police.

Cette énamoration sera-t-elle durable ? Il faut ici se rapporter à la structure du « temps logique », telle que dégagée par Lacan.

La forme instantanée apparaît la première. C'est le choc initial, l'*insight*, dit-on en anglais, l'épiphanie, au sens séculier popularisé par Joyce : « l'instant-de-voir. » Puis la durée reprend ses droits : le sujet cogite, remâche, suppute, carbure, élabore, on ne sait combien de temps il lui faudra, par quels repentirs, par quelles affres, par quelle dialectique il aura à passer. C'est « le temps-pour-comprendre ». Nous y sommes. Les Français pensent, se parlent, écrivent, le pays babille, est parcouru d'une intense activité intellectuelle. J'imagine qu'il en va de même dans les autres pays d'Europe, mais sur un mode mineur. Là, nous sommes une grande puissance, et puis, nous sommes pris à la gorge. Cela concentre merveilleusement l'attention. Tous autant que nous sommes, nous voilà en sursis. Nous vivons sous le régime de l'imparfait du linguiste Guillaume : « Un instant plus tard, la bombe éclatait. » Oui ? Non ? Impossible de savoir. Quant au troisième temps, « le moment-de-conclure », il est pour plus tard.

Si l'on admet, à titre d'hypothèse, que le phénomène social auquel nous assistons, et participons, a la structure d'une énamoration, il n'est pas difficile de préciser à quel type répond l'objet d'amour ici en jeu. Fions-nous aux indications de Freud dans son ouvrage intitulé *Pour introduire le narcissisme* (1914). La police comme objet d'amour semble être choisie sur le modèle primaire de « la femme qui donne ses soins [à l'enfant] » : la mère, le grand Autre maternel, procurant aide et protection. La terreur, le sentiment de détresse qui a étreint chacun après le massacre de *Charlie*, a pour effet de le précipiter dans les bras de cet Autre. Celui-ci prend pour les Juifs la figure d'Israël. Par hypothèse, l'assujettissement collectif se tisse ainsi fil à fil, à partir du rapport de chaque sujet à l'Autre. C'est la leçon de Freud dans sa psychologie des groupes.

Ce n'est pas tout. Comment ne pas supposer que les massacres de ces derniers jours ont induit des conversions islamistes ? Ces massacres sont faits en partie pour ça, pour recruter. Certes, ces conversions-là nous restent invisibles, elles ne se révèleront qu'après coup, mais on peut déjà savoir que le choix de l'objet d'amour est ici d'un autre type. C'est le type dit narcissique. Le sujet s'aime lui-même comme ce qu'il voudrait être, le soldat de l'Absolu, Rambo de l'Idéal, armé jusqu'aux dents, impénétrable au doute, disposé à donner sa vie pour la Cause, alors que, sur le versant précédent, domine le *Primum vivere*.

Pour terminer, car j'ai été long, je soulignerai que le recours pris à Freud ne saurait nous empêcher de reconnaître que la masse déplacée dimanche dernier n'avait que peu à voir avec ces « foules » du XX^{e} siècle décrites par Gustave le Bon, dont il analyse la structure dans sa *Massenpsychologie*.

Ce ne fut même pas une manifestation, seulement une « marche », pour ne pas dire une errance. Pas un discours, pas un mot, rien. Tout le monde, muet. Pour slogan, le fameux « Je suis Charlie », qui n'avait rien d'un « signifiant-maître » homogénéisant les sujets. C'était plutôt une sorte de « signifiant-copain », qui donnait au grand rassemblement son allure d'auberge espagnole. C'est « le signe de l'individualisme très avancé qui caractérise nos sociétés occidentales », notait l'historien Pascal Ory dans *Le Monde*. On peut le dire comme ça. Susana, une amie de Tel-Aviv, analyste, le dit autrement. Ayant suivi le spectacle à la télévision, elle m'écrivit le soir même : « Voir les leaders en ligne, marchant les bras entrelacés, unis dans l'absence de but, c'était à pleurer. Je crois qu'ils n'ont pas seulement perdu tout espoir, mais pire, ils ont perdu le désespoir. » Cependant, de Beyrouth, *L'Orient le jour* écrit : « Hier, la France a repris la Bastille. » Hum…

Tous s'accordent à dire que l'image qui restera de ce moment historique, c'est François Hollande étreignant l'urgentiste Patrice Pelloux en larmes. Il lui caresse les cheveux, le visage. Il le berce.

Dans le même temps, les rescapés de *Charlie* ont le fou-rire : un pigeon vient de lâcher sa fiente, maculant l'épaule du président.

À suivre

PS 1 : l'anecdote du pigeon est dans *Le Monde, Le Figaro*, etc ; une vidéo existe.

PS 2 : M. Roland Rouzeau me rappelle par mail que le délit de blasphème existe toujours en Alsace et en Moselle. Dont acte.

Publié le 13/01/2015 à 11:37 sur lepoint.fr

La *vox populi* et la chose jugée !

par Guy Briole

Le dimanche 11 janvier fut une journée inoubliable et exceptionnelle. On n'avait jamais vu ça, tout au moins pas avec cette ampleur, ni avec cette ferveur. Une France debout, au coude à coude, pour des valeurs que l'on croyait d'une époque révolue. La capacité d'indignation, de mobilisation était de chacun. La manifestation d'un vouloir tout de même vivre ensemble, au-delà des différences et des inégalités, était sensible.

« Je suis Charlie » est devenu un symbole du refus à l'atteinte aux libertés, dépassant l'horreur de la tuerie au siège de Charlie-Hebdo. Ainsi « Je suis Charlie » ne dit pas son attachement à ce journal et à son contenu par rapport auquel chacun peut garder sa liberté de critique — esprit Charlie oblige — mais à des principes fondamentaux concernant la liberté d'opinion, la possibilité d'exprimer des idées et d'en débattre sans être mis au bout du viseur d'une arme maniée par l'un ou un autre porteur d'une vérité sacrée, à toute autre supérieure, et qui justifierait que le premier en meure. Le « Je suis Charlie » de ce dimanche, c'est aussi le refus de toutes les ségrégations, l'inacceptable de la répétition des actes antisémites. Cette fois encore la communauté juive à été visée, touchée, meurtrie.

L'État a démontré sa capacité à faire face et à mobiliser, alors que l'on disait son message inaudible. Il fut même largement entendu dans le monde et la Maison Blanche disait hier regretter de ne pas avoir envoyé à Paris un responsable de plus haut niveau avec son Ministre de la Justice. Notons qu'il n'a pas été reçu par son homologue française mais par le Ministre de l'Intérieur. Une coïncidence, là où rien ne fut laissé au hasard ? La police et la gendarmerie furent, à ce que l'on dit, d'une efficacité sans failles et ils reçurent les applaudissements de la population descendue

dans la rue. Là aussi du jamais vu, ni entendu ! Les forces spéciales de la police et de la gendarmerie, unies dans un objectif commun mais sur des lieux séparés, ont « visé juste ». N'ayant pas de compétence particulière pour pouvoir discuter de la méthode, nous donnerons acte à ces personnes courageuses d'avoir été à la hauteur de ce que l'on attend d'eux. Ils savent faire ce qu'on leur demande et ils ne tremblent pas au moment de le réaliser.

La « coïncidence » évoquée plus haut nous ramène quelques années en arrière. Solenzara, le 4 mai 1988. Les otages français au Liban viennent d'être libérés et sont attendus sur la base aérienne où est aussi présent le ministre de l'intérieur de l'époque. L'on apprend alors l'assaut de la grotte située sur l'île d'Ouvéa, en Nouvelle-Calédonie, par le GIGN et un commando des forces spéciales : dix-neuf « indépendantistes kanak » — ainsi furent-ils désignés — tués, de même que deux militaires. « Force est restée à la loi » s'exclame, visiblement très satisfait le ministre. « Non, Monsieur le Ministre, *force* est restée aux forces de l'ordre, pas à la Loi ». Pas de jugement mais, au-delà de la violence de l'assaut, des morts inexpliquées.

Le jeudi 13 mai 1993 à 9h27, un homme qui se fait appeler « Human Bomb » prend des enfants en otage dans une École maternelle à Neuilly. Dans la demi-heure qui suit il fait parvenir des écrits où il consigne ses revendications et surtout signe sa pathologie. Le diagnostic est fait et rien ne s'opposerait à entrer en contact avec lui. Le projet de l'Intérieur est différent, il veut une « collaboration » avec la police. Il la trouvera, ailleurs. Le preneur d'otage sera exécuté dans son sommeil, endormi par des hypnotiques et vaincu par les heures de veille. Force était restée au Raid, au Ministre toujours en veine de « vouloir terroriser les terroristes », et au maire de Neuilly que l'on filma sortant à toutes jambes, un enfant dans les bras. Pas de justice, ni de soins pour le preneur d'otages. Un article, courageux et clair, de Maître Thierry Lévy dans le Journal Libération, dénonçant cette situation resta sans échos notables, à ce moment.

Mohammed Merah, qui avait abattu trois militaires et réalisé cette odieuse tuerie à l'école juive Ozar Hatorah de Toulouse est tué le 22 mars 2012 lors de l'assaut du RAID alors qu'il est seul, retranché dans son appartement. Les discours officiels font état de « barbares » qui ont été « châtiés » ; ces signifiants, sans appel, passent dans le discours commun.

Les spécialistes — criminologues, psy, spécialistes du terrorisme — toujours prompts à la classification et à tout réduire à des causalités pour tous, inventent un nouveau concept : le *terroriste suicidant* ! Un dérivé des « attentats suicides ». L'assassin transmuté en héros par la grâce des balles de la police ! C'est simple, c'est efficace, ça convient tout autant à l'homme de la rue qu'aux gouvernants. Bien sûr, parfois le lapsus dit l'intention à peine inconsciente et c'est le « terroriste suicidé » qui apparaît, révélant la faille.

Le suspect ne sera pas jugé, il meurt en héros. Le peuple érigé en tribunal, face à l'*évidence*, donne carte blanche à *ses* forces de l'ordre. Tout de même, cela inquiète, cela fait peur cette détermination à l'héroïsme — le vertige c'est de penser à tous ceux qui emplissent nos banlieues et attendent leur heure héroïque — mais ça rassure quant à la bonne conscience qui pousse à applaudir les forces de l'ordre.

Que voudriez-vous juger ? Et après, que ferions-nous de ces germes qui contamineraient toutes nos prisons ? Il faut arrêter tout cela. Tuer le germe dans l'œuf. Pourtant, en Norvège, Anders Behring Breivik qui venait, en juillet 2011, de tuer 77 personnes, n'est pas mort les « armes à la main ». Il a été arrêté, jugé et condamné selon les lois de son pays. Une place lui a été trouvée en prison, là où le droit de son pays a prévu que soient ceux qui agissent ainsi.

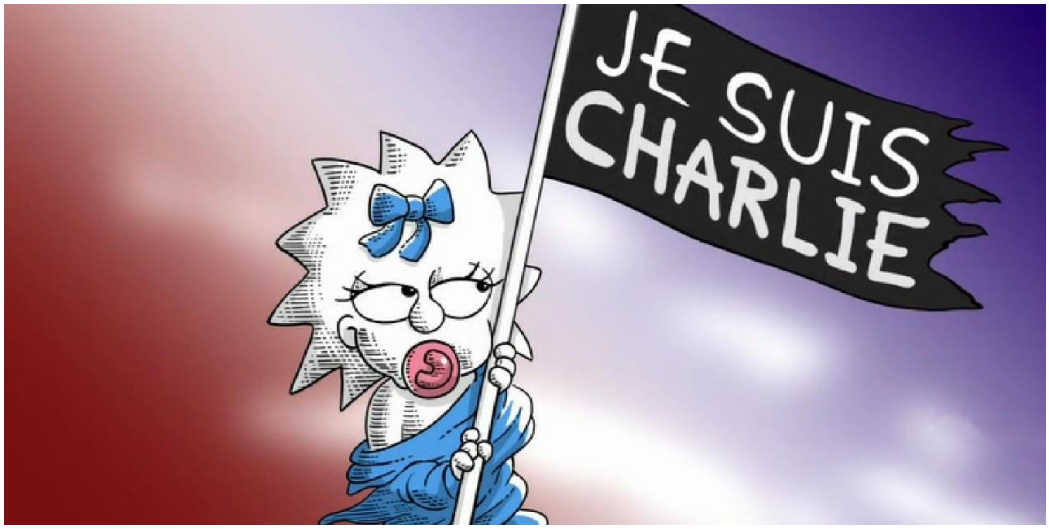
Jamais un pays démocratique, un groupe de nations, ne se construit sans le droit. Dans les heures les plus noires du XX^{e} siècle, au décours de ce que fut le chaos de l'Holocauste, le Procès de Nuremberg jugea les criminels nazis et les condamna selon les règles du droit en vigueur. Aussi, pour l'histoire de l'humanité à venir, il fixa ce que l'on doit entendre par « crimes contre l'humanité ». D'autres criminels, furent pourchassés, pris vivants, extradés et présentés devant les tribunaux compétents.

Subrepticement, la Loi du 9 octobre 1981 portant sur l'abolition de la peine de mort, qu'avait présentée et fait voter de haute lutte Robert Badinter, est contournée. Un rétablissement par inattention, par une émotion coupable, par une idée de vengeance sournoise.

Maître Badinter rappelle, inlassablement, ce qu'est un État de droit ; que seule cette référence dit ce qu'est une société, sur quoi elle repose et que c'est là son ciment comme sa force réelle. Et quand il ne sera plus là, qui nous le rappellera ?

Merci, Monsieur Badinter.

Les larmes aux yeux
par Armelle Gaydon



« Ce qui m'a mis les larmes aux yeux, m'écrit une amie le lendemain du carnage qui décime la Rédaction de *Charlie Hebdo*, plus encore que les meurtres, c'est la trouvaille du S1 "Je suis Charlie", c'est trop puissant, ça fait mouche, vraiment... ».
Un effet de propagation virale aussi massif et immédiat : seul un S1 peut permettre ça. Mais, un S1 à la mode de chez nous. C'est-à-dire un S1 à la mode hypermoderne, celle de l'évaluation généralisée, du déclin du symbolique, du triomphe de l'objet. Un S1 à la mode du « raccrochage généralisé aux branches de l'imaginaire ». Cette nomination "Je suis Charlie" noue l'affect, le dérangement du corps (ici, l'effroi, l'horreur), à une nomination que le sujet endosse. Comme tout S1 reçu de l'Autre auquel on s'identifie, ça fait voile, ça voile le réel des attentats et de la mort.
— « Donc on est dans le discours de l'analyste, me répond-elle, avec le sujet divisé par le réel, le carnage en place d'objet, "Je suis Charlie" en S1 et enfin en S2 l'identification… Quel acte créatif de génie ! »
Génial mais effrayant. Depuis 2002 et l'entre-deux-tours des présidentielles, je ne peux plus voir une foule sans penser à Freud. Le S1 "Je suis Charlie" est un S1 reçu du social et non un S1 particularisé reçu du Père. Parce qu'il fait résonner le S1 "liberté", qui agrège et fait tenir nos démocraties, ce "Je suis Charlie" convient à tous. Ce type de S1 prend la suite des S1, désormais produits à la chaîne par l'hypermodernité, qui font la preuve que le symbolique a perdu le pouvoir de perforer l'imaginaire.
L'autorité de ce S1 sous lequel chacun se range est d'une nature particulière. Ce "nommer à" standardisé reçu du social, en dissolvant l'identité de chacun, transforme le sujet en objet, « en élément quelconque », en élément « x », anonymisé. Le sujet devient un « x » semblable aux autres « x ». Devenus tous pareils, ces « x » sont

rassemblés sous l'étiquette : "Je suis un Charlie ". Nul savoir n'est associé à ce S1, déconnecté de tout savoir. J'ai compris cela grâce à mes recherches sur les enfants dits « surdoués ». Personne ne sait ce qu'un « surdoué » doit faire, et les familles ayant reçu le score d'un test de QI épinglant un enfant de ce signifiant reçu du social rentrent chez elles déboussolées, égarées, prêtes à s'en remettre au premier expert du « surdouement » qui passe.

Ici, le sujet qui « est Charlie » n'a pas la moindre idée de ce qu'il doit faire, dire, décider, penser. Alors il fera comme les autres, se laissera guider et fera la même chose que les autres, se guidant sur ce qu'il voit, donc sur l'image des autres Charlie en train eux-mêmes de suivre le mouvement. C'est ainsi qu'on peut en un temps record jeter une foule de 1 000, 100 000, 500 000 Charlie dans la rue – tu verras, ce "Je suis Charlie" est tellement efficace qu'on dépassera les 1 000 000 de Charlie, *j'ch't'en fait l'pari*.

Nous le savons depuis Freud, nos concitoyens sont en train de se laisser hypnotiser. Ainsi auto-épinglés "Charlie", ils seront chosifiés, ils perdront tout sens critique. Comme disait Freud dans *Massenpsychologie*, le sujet perd son sens. Avec ces S1 reçus du social, c'est le signifiant-maître lui-même qui est charismatique, qui présente ce pouvoir d'entraînement. On peut aller jusqu'à dire que la manipulation de ces signifiants-maîtres est ce qui, de nos jours, permet de prendre le contrôle des familles (dans le cas des sourdoués) ou des foules (comme ici).

Le réel agit comme un « phénomène élémentaire » qui suspend la chaîne signifiante : le sujet peut répondre par un appel au savoir, S2, ou inventer un délire, un signifiant-maître qui vient boucher le gouffre, l'énigme, qui a surgi. Ce délire qu'est le S1 sort le sujet de l'effet de sidération et de l'angoisse, dans un effort pour se redonner un discours, fût-il délirant.

Déjà nous voyons nos Charlie qui agissent « comme un seul homme », devenant comme autant de « bons petits soldats tous pareils ». En d'autres circonstances, ils seront des soldats prêts à se sacrifier pour leur idéal... d'objet. Leur personne étant réduite à un objet, ils deviennent facilement sacrifiables, car, un objet, ça peut se jeter – c'est la face *palea* de l'objet qui se révèle alors.

Actuellement le S1 "Charlie" fait briller le côté *agalma* de l'objet. Mais le sujet qui se protège du réel avec cette nomination se trouve réduit à un objet, et s'il se leurre, c'est qu'il s'identifie à un objet valorisé, agalmatique, qui va aimanter à son tour d'autres sujets, qui vont à leur tour se réduire à l'objet, etc., etc. On est dans une logique d'accumulation capitaliste d'objets, dans un ensemble qui accumule toujours plus de « x », sans point d'arrêt.

Si un Maître – averti de ça – s'en sert bien, ça donne *A Candle In the Wind* : le sujet se dresse telle une flamme qui s'oppose à la nuit et « reste droite là où certains auraient rampé », pour reprendre les paroles chantées par Elton John à l'enterrement de Lady Di, retransmises en mondovision… Des milliers de petites flammes bien décidées à briller pour la liberté, mais qui n'auront rien obtenu de plus que de réussir des manifs... canalisées par la police.

PICA-PICA MÉDIAS

Dans la rubrique « Pica-pica médias », Lacan Quotidien *publiera des citations pertinentes des médias adressées par ses lecteurs, autour des thèmes vifs de l'actualité.*

Bernard-Henri Lévy : **« Ce prodigieux 11 janvier », extrait**, laregledujeu.org, 13 janvier
Alors, que s'est-il passé pendant cette folle semaine?
Il y a quelque chose qui, en chaque Français, a été atteint, touché, bouleversé – mais quoi?
Il y a un groupe en fusion mondial qui s'est formé et a fait que cette France que l'on disait à bout de souffle, déclinante, en voie d'être rayée de la carte des puissances, est redevenue, soudain, la capitale mondiale des Lumières assassinées et ressuscitées – mais pourquoi?
Peut-être le nom «Charlie», magique, et qui résonne – Charlie Chaplin… – dans toutes les langues du monde.
Peut-être le droit de rire, juste de rire, ce droit dont Rabelais disait qu'il est le «propre de l'homme» et dont la preuve serait alors faite qu'il faut, comme le droit de se contredire et celui de s'en aller, l'ajouter à la liste des droits de l'homme.
Peut-être, oui, ce rire du diable et du Bon Dieu, ce glorieux rire de Pâques des églises du Moyen Age qui était un hommage à la Résurrection, peut-être ce rire libérateur dont Freud disait qu'il est la langue même de l'inconscient et dont un autre poète, André Breton, soutenait qu'il est la révolte supérieure de l'esprit, peut-être, oui, ce rire viscéral, vital, et dont la privation nous serait aussi fatale que celle de l'air que nous respirons et de la lumière qui nous met debout.
Ou peut-être la goutte d'eau qui a fait déborder le vase de l'horreur et qui fait qu'un peuple décide de dire non à une barbarie à laquelle on a trouvé, trop longtemps, trop d'excuses.
La vérité est que personne ne sait. – *Communiqué par J.-A. Miller*

Le point.fr : **Voltaire en hausse**
Dès le 7 janvier au soir, des autels à la liberté d'expression sont apparus, place de la République à Paris comme devant le siège de *Charlie Hebdo*. Des dessins, des bougies, des fleurs, quantité d'hommages aux victimes et d'appels aux valeurs républicaines. Au milieu, Voltaire : des exemplaires, surtout, du *Traité sur la tolérance*, publié en 1763 et redevenu brutalement actuel. Selon *Le Figaro*, les ventes du *Traité* se sont multipliées depuis les attaques djihadistes. "Nous avons déjà vendu 120 000 exemplaires et nous procédons à une nouvelle réimpression", affirme au quotidien Folio, collection de poche de Gallimard. Chez Flammarion ou J'ai Lu, on fait le même constat d'un regain d'intérêt pour le texte. Comme sur les sites de vente en ligne où il atteint le haut des classements d'essais - au côté des livres publiés par les journalistes assassinés. – *Communiqué par J.-A. Miller, 13 janvier*

The Jerusalem Post : **« Egypt's Grand Mufti warns Charlie Hebdo against publishing new Mohammad caricature »**

CAIRO - Egypt's Grand Mufti warned the French satirical newspaper Charlie Hebdo on Tuesday against publishing a new caricature of the Prophet Mohammad, saying it was a racist act that would incite hatred and upset Muslims around the world.

Charlie Hebdo is due to publish a front page on Wednesday showing a caricature of the Prophet in its first edition since Islamist gunmen attacked the weekly's offices in Paris last Wednesday, killing 12 people. "This edition will cause a new wave of hatred in French and Western society in general and what the magazine is doing does not serve coexistence or a dialog between civilizations," the office of Grand Mufti Shawqi Allam, one of the region's most influential Muslim clerics, said in a statement. "This is an unwarranted provocation against the feelings of ... Muslims around the world." – *Communiqué par J.-A. Miller,* 13 janvier

COURRIER

Dans cette rubrique « Courrier » LQ *publiera les réactions et des extraits de textes adressés par les lecteurs.*

De Luc Garcia : **La Préfecture de police**, 11 janvier

Cher Jacques-Alain Miller,

Je viens de lire votre article « L'illusion lyrique ». Vous posez la question, cette question qui en a agité plus d'un, avant d'aller manifester ou avant de ne pas aller manifester, cette question également qui a pu ne pas en agiter d'autres : « Les cortèges qui, tout à l'heure, convergeront sur la place de la Nation, ne le savent pas, mais ils se préparent à célébrer le maître de demain. Quel est-il ? ». L'article fut rédigé le 11 janvier au matin.

Le 11 janvier au soir, il suffisait de se pencher à peine pour lire les noces sur Twitter du pays avec la préfecture de police – rareté parisienne, il y a une préfecture ET une préfecture de police. Un tweet de la préfecture de police se retweete plusieurs centaines de fois, plusieurs fois déjà entre le début de l'écriture de ces lignes et la fin : « merci de votre soutien » – ça continue sans discontinuer depuis dimanche.

La communion extraordinaire. La préfecture qui remercie la population de son soutien. Les réponses des badauds sur Twitter : mais non mais non c'est nous qui vous remercions. La préfecture : mais non mais non c'est nous qui vous remercions.

Tout le monde se poussait en amabilité.
On pourra utilement relire ce que pointe Lacan à propos d'Hitler entrant dans Paris – qui d'autre que Lacan a su le dire – dans *L'éthique*, le 6 juillet 1960 : « Quelle est la proclamation d'Alexandre arrivant à Persépolis comme celle d'Hitler arrivant à Paris ? Le préambule importe peu — *Je suis venu vous libérer de ceci ou cela*. L'essentiel est ceci — *Continuez à travailler. Que le travail ne s'arrête pas*. Ce qui veut dire — *Qu'il soit bien entendu que ce n'est en aucun cas une occasion de manifester le moindre désir*. La morale du pouvoir, du service des biens, c'est — *Pour les désirs, vous repasserez. Qu'ils attendent*. »
En ce sens, le moment actuel, pour les gouvernements, vient opérer une soudure qui se révélait jusqu'alors bien en peine depuis que l'on parle de *la Crise*. Les alliances se reconfigurent, et aideront très certainement, non à un changement, mais à une remise en place.
Cordialement, Luc Garcia

De Nathalie Georges-Lambrichs : **Miracolo**, 13 janvier
J'en fis le tour en voiture, de loin, pour finir enfin par mettre pied à terre aux environs de la Nation. Bientôt les premiers arrivèrent de la République, qui s'étaient mis en route après avoir piétiné des heures. Ceux qui comme moi avaient pris le défilé à l'envers ne partaient pas pour autant. L'engorgement serait-il évitable ? Et dans ces centaines de milliers de personnes venues chacune avec son corps, au moins une hystérique n'allait-elle pas immanquablement se dresser avant de succomber à la panique d'être engloutie, créant généreusement une panique collective ? (Tout le monde n'est pas Edith Piaf). Et je ne parle pas d'un de ces « détraqués » ou « loups solitaires » qui ont bonne presse ces jours-ci.
Eh bien non.
Si miracle il y a, il n'est que statistique. Ainsi dit-on qu'à Lourdes, le miracle est que s'immergeant dans l'eau (consacrée) tous ensemble, les malades, un par un, ne se trouvent pas contaminés par d'autres maux que les leurs, lesquels leur tiennent au corps, sauf miracle second. C'est pourquoi se savoir partie d'une foule a sa vertu première, qui permet de s'en détacher, fût-ce en son cœur – si elle en a un – et de rester debout. Mais pourquoi ? Ici la psychanalyse, seule, permet que s'en articule quelque chose plutôt que rien. Elle permet notamment de dégonfler l'idée qu'on a bravé un danger parce qu'on a préféré jouir d'être ensemble, sous la protection dévolue aux grands de ce monde, laquelle n'est pas infaillible, ce qui est un plus. Elle oblige à concevoir qu'il n'y a pas de foule courageuse.
Un peuple, c'est autre chose. Si le « peuple de France » n'a pas dit son dernier mot, c'est peut-être une bonne nouvelle. Dans cette incertitude, la libido se mobilise, mais il ne tient pas qu'à Dieu, qui est inconscient, que ce soit contre le pire. Le bien-dire sur le divan ne ponctue que la moitié du chemin. Au-delà de l'Autre scène, il n'y a plus que des réponses une par une, ici ou là, visibles ou invisibles, couardes ou courageuses.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, dalila arpin et raquel cors

- pour Caravanserail, fouzia liget

-pour Abrasivo, jorge forbes et jacques-alain miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : florencia shanahan et anne béraud.

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •